

Festival « L'envers de la ville » - Inverses

Lundi 20 octobre 2014

« Habiter et résister »

Compte-rendu

18h30 : Dans les décombres (*Qian men qian*) d'Olivier Meys (2008) – France – Documentaire – 85 minutes. VOSTF.

Synopsis : À Pékin, les derniers *hutong* de Qianmen, ancien quartier populaire et véritable mémoire de la ville, disparaissent sous les coups de pelleteuses pour qu'un Pékin flambant neuf accueille les Jeux Olympiques. Les expropriations sont brutales, les indemnités insuffisantes, les protestations vaines. La police veille, la presse est absente. Olivier Meys filme la colère, l'angoisse des habitants et la détermination d'une partie d'entre eux à rester jusqu'au bout, malgré les démolitions.

20h30 : Villa El Salvador. Les bâtisseurs du désert de Marina Paugam et Jean-Michel Rodrigo (2009) – France, Pérou – Durée : 52 minutes.

Synopsis : *Villa El Salvador* montre comment une résistance collective face à l'arbitraire de l'Etat a abouti à la création d'une utopie urbaine socialiste qui a surgi au milieu d'un désert situé au sud de Lima, voilà près de trente-cinq ans. Le film dépeint l'histoire de la construction de la ville par ses habitants et comment principe de réalité, pratique d'autogestion et principe de solidarité y ont servi de fondements normatifs. Tout y passe : du Sentier Lumineux infiltrant et s'attaquant à Villa El Salvador à la lutte des femmes pour l'égalité, ou encore les résistances des habitants pour que leur ville ne devienne pas une cité dortoir de Lima, mais une entité urbaine productive... Qu'en est-il de cette utopie aujourd'hui ?

Projection suivie d'un débat animé par Sébastien Jacquot, Nicolas Bautès et Alexis Sierra. En présence d'**Agnès Deboulet** (Professeure au département Sociologie de l'Université Paris 8 – Vincennes – Saint-Denis), de **Matthieu Giroud** (Université de Paris Est – Marne-la-Vallée) et **Marina Paugam** (réalisatrice de *Villa El Salvador. Les bâtisseurs du désert*).

Présents : Groupe Inverses (Jérôme Tadié, Marie Morelle, Nicolas Bautès, Jean Riveleis, Sébastien Jacquot, Fabrizio Maccaglia, Alexis Sierra) + Fabien Langeau + Agnès Deboulet + Matthieu Giroud + Jean-Michel Rodrigo

Public présent à la 1^{ère} séance : 57 personnes – 2^{ème} séance : 92 personnes

Début à **21h 42**

Rappel du contexte (Alexis):

AS : Présentation du groupe de recherche Inverses. Présentation des grands axes des recherches du groupe : rapport à la loi, informalité, collusion des intérêts, rôles des intermédiaires. Evoque le chapitre sur résister et habiter, ainsi que sur les résistances co-écrit par Sébastien Jacquot et Nicolas Bautès dans le livre du groupe à paraître prochainement.

SJ : Revient sur les notions de résistances et de contestation, deux notions essentielles qui sont traitées sur trois terrains différents (Gênes, Lima, Palerme) et qui permettent l'analyse des pratiques de pouvoirs et des rapports de force. Ici étude de la résistance comme empiètement qui construit des sujets politiques.

NB : Ici question de la mobilisation, avec construction des formes de citoyenneté. Les choix des films s'inscrivent dans cette démarche et dans ces formes de résistance, avec l'idée que le processus de résistance est marqué par l'ambivalence.

AS : Rappel des choix des films du festival. Dans ceux de jeudi et vendredi dernier, on avait perçu des résistances ponctuelles. Ici on est face à deux urbanités différentes à Pékin et Lima avec toutefois une certaine opposition. Plusieurs menaces qui sont ainsi présentées avec des films dont les situations de terrain sont plutôt proches. On a à faire à deux facettes de la résistance ; d'une part celle émanant d'un projet auto planifié et autogéré avec *Villa El Salvador*, de l'autre côté, il s'agit plus de résistances par les formes d'habiter avec *Dans les décombres*.

SJ : Fait un résumé du film *Dans les décombres* pour ceux qui n'auraient pas vu ce film lors de la première séance.

AS : Présentation des intervenants de trois intervenants de la soirée : Agnès Deboulet, Matthieu Giroud et Jean-Michel Rodrigo. Première question pour Matthieu Giroud.

Matthieu Giroud : Reparle des deux films et précise que ceux-ci ont en commun de parler d'habiter le vide / habiter dans le vide (un désert / des décombres). Ici état d'une résistance face à un pouvoir dominant : d'un côté, résister à une vacuité et, de l'autre, résister à l'omniprésence d'un pouvoir politique. Ce vide est produit par une violence d'État. La différence entre les deux films paraît dans le produit final. Dans *Villa El Salvador*, les habitants ont fait leur ville, ils ont tout lancé à partir d'une société autogérée. À Pékin, les habitants ont conscience de se faire léser et l'on a l'image de quartiers détruits et d'une ville presque détruite. D'ailleurs les scènes finales sont relativement différentes, entre celle de *Villa* où les gens dansent et font la fête et celle de *Dans les décombres* où l'on termine par des pleurs face aux maisons démolies. Il y a aussi les effets des processus politiques des pouvoirs.

Il y a aussi toute une thématique sur les problèmes de résistances dans les écrits géographiques anglo-saxons. Retour sur la notion de résistance, nécessité d'être clair sur cela. Retour sur cette notion de gentrification. Hypothèse d'une logique de peuplement, d'appropriation et de continuité populaire. Circulation des logements vacants, déménagements des habitants et faculté d'occuper des espaces rénovés. On a donc à faire à des contraintes extérieures et structurelles. De telles résistances peuvent être appréhendées comme heureuses mais avec des conditions de vie difficiles. Question de la qualité politique de ces résistances. Matthieu pose la question de savoir si ces pratiques ont un effet sur la production sociale du capitalisme et d'une opposition au pouvoir hégémonique. Il met en parallèle cela avec les travaux de Cindi Katz sur les résistances des jeunes à Howa au Soudan et à Harlem à New-York. Elle établit une catégorisation en trois de la résistance face au capitalisme. Revient sur la question de l'intentionnalité avec l'exemple d'écrits philosophiques sur la résistance, notamment sur les notions de résister et de loi immanente de l'être. Toute une série de problématiques individuelles mais aussi à une échelle collective. Il y a aussi des effets de répétitions des pratiques de certains usages. Finalement, on se rend compte que le critère d'intentionnalité n'est pas suffisant et qu'il existe certaines pratiques plus politiques. Apport du géographe est aussi intéressant sur ces questions.

NB : (*Question à Agnès Deboulet*) Dans quelles mesures a mobilisation ou les mobilisations populaires, dès lors qu'elles induisent l'acquisition de compétences, de connaissances, la diffusion d'un savoir, d'un vocabulaire et les dispositifs technique, juridique et administratif parfois, peuvent être considérés comme des actes de résistances, des situations ou des formes de résistance ? Une mobilisation est-elle possible par le compromis ?

Agnès Deboulet : Revient sur *Dans les décombres*, avec la mise en parallèle du processus de destruction des hutongs. Dans le second film, *Villa El Salvador*, elle souligne la densité de l'information et de l'émotion, à travers l'exemple d'un cas singulier qui interpelle sur l'auto-organisation et les liens ancestraux qu'elle possède avec les paysans andins. Pour faire le lien avec le premier film, où la destruction des bâtiments s'accompagne de la destruction des liens de sociabilité et de solidarité, il est possible de faire le parallèle avec les travaux de rénovation urbaine en France dans les années 1960-1970. Cela pose la question d'un universel de ces formes de rénovation urbaine qui génère d'autres interrogations. Ces rénovations déstabilisent un tissu local avec des effets



sociaux importants (ce qui soulève la question de la désinformation qui entoure ces projets et le problème à faire passer l'information, notamment sur des questions relatives aux indemnités de relogement). Ces questions d'indemnités sur le relogement s'inscrivent dans une constante et une convergence malgré des contextes différents. On pourrait évoquer les ouvrages qui existent sur les effets sociaux des politiques urbaines (entre des politiques publiques et des dynamiques sociales) : l'exemple de la coopération et coordination citoyenne des quartiers en France avec le collectif Pas sans nous. Puis retour sur les questions de compétences, notamment à travers l'exemple de *Dans les décombres*, où l'on amorce l'idée d'un savoir à se faire entendre, d'être audible (exemple de la scène où la femme du père de son interlocuteur et lui dit qu'ils savent défendre leurs intérêts). Il y a ainsi tout un travail de formation à faire, de collectif et d'épaulage. Ce phénomène est aussi bien vrai en France que dans les pays émergents. Revient sur les projets de villes internationales franchisées mais aujourd'hui émergence du *community planning* (comités de communautés qui s'organisent), avec des compétences qui peuvent s'élaborer de manière collective.

AS : Beaucoup de pistes ouvertes à la réflexion, notamment sur celles relatives aux compétences des populations. Retour sur les documentaires engagés de Jean-Michel Rodrigo. Question : qu'est devenue cette utopie urbaine post-années 1990 ? Retour également sur le rôle de certains acteurs particuliers (femmes leaders politiques par exemple).

Jean-Michel Rodrigo : Commence par reprendre sur ce qu'a précédemment évoqué Agnès Deboulet à propos d'Ivry et d'Ivry confluences, parce qu'il est originaire de cette ville. Montre son intérêt pour l'histoire urbaine avec *Villa* et met en parallèle cela avec l'histoire de son enfance à Ivry « banlieue rouge », qui fait partie du patrimoine social, culturel et politique d'une ville. Dans le cas de *Villa*, différence fondamentale réside dans la grande partie d'influence du monde et de la culture andins. Le point de départ de la ville est une illusion: partir de l'occupation d'un terrain vierge avec des populations illustrées qui sont mal considérées, des populations que l'on pense incapables de bâtir une ville. C'est finalement ce qui fera la force de *Villa El Salvador*. Don de la parole aux habitants à travers ce film. Exemple d'actes de résistance de la part de ces populations andines : bataille sociale, politique et urbaine. Vient également en lien la question du foncier, de la planification et cette absence de spéculation urbaine qui en fait l'élément fondateur de la ville. Victoire sur la formalité de la ville. Aujourd'hui, on a des règles qui ont changé et évolué pour laisser place à de la spéculation et des conflits autour du foncier, un schéma proche de ce qui peut se faire ailleurs dans le reste du monde. Au moment de la révolution menée par le Sentier Lumineux, la ville constitue un véritable enjeu puisqu'elle est aux portes de Lima, et près de 1000 dirigeants de quartier (personnes importantes, instituteurs, médecins, ...) sont assassinés, portés disparus ou se sont enfuis sous pression de la guérilla maoïste. On le voit notamment avec l'évocation de l'assassinat de Maria Elena Moyano qui devient le point de départ de la dénonciation populaire face aux dirigeants qui tombent. On assiste à plusieurs bouleversements sociaux et politiques et l'on observe la spécificité de Villa sur ce « coup de bol » initial. Cela transcrit l'expression de ce qui s'est passé dans d'autres villes andines, avec l'exemple de ces exodes ruraux massifs dans les années 1970 et de l'émergence des femmes en politique.

Intervention du public : Question sur le film, aurait aimé qu'il soit d'ailleurs plus long pour aborder d'autres questions. Relation avec l'État qui n'est pas claire. Quelles formes de résistances ? La jeune femme précise que cet exemple lui a fait penser à celui d'une banlieue de Brasilia, en lien avec les campagnes d'éradication des populations.

Jean-Michel Rodrigo : Ironise sur l'apport financier de la femme pour le rallongement de son film. Conjonctures favorables avec une histoire née de trois courants de pensée : organisation héritée de la pensée andine et de sa relation à la terre, celle de la communauté des curés dits « de gauche » et des syndicalistes (ouvriers anarchistes). On explore ici le début de la question des relations à l'État. On est dans une tradition d'occupation des terres, revendications face à l'État pour qu'il assume sa fonction. Pratiques d'autogestion pour faire face au



jeu entre courts et longs termes (enjeu vital de l'eau par exemple). Le tournant dans la prise en considération de la ville se fait avec la visite du Pape Jean-Paul II.

JR : Fait état du passage d'une expérience singulière à un changement politique. Mise en parallèle avec le Brésil et le Parti Travailleiste. Est-ce que cela peut être un projet politique ?

Jean-Michel Rodrigo : Pas de démonstration. Grandes différences entre Brésil et Pérou, d'une part avec l'existence du Sentier Lumineux. Fait le postulat que si Maria Elena Moyano n'avait pas été assassinée, elle aurait sans doute été élue avant que Lula ne le soit au Brésil.

Intervention du public : Exemple de ces gens qui survivent dans le désert. Comment font-ils, comment se sont-ils débrouillés ?

Jean-Michel Rodrigo : Chacun met la main à la poche, chaque individu y met du sien. Renforcement de la lutte avec un sentiment plus fort psychologiquement.

AS : Rajoute que l'utilisation de réseaux avec les Andes se fait assez facilement, vu que la plupart des habitants de *Villa* en sont originaires. *Villa* a servi de modèles à d'autres quartiers auto-construits à Lima et au Pérou.

Intervention du public : Remarque sur la cohabitation entre habitants et la méfiance envers l'État, avec toutefois des attentes et une volonté envers celui-ci. Est-ce que cela mine la résistance urbaine ? Y'a-t-il d'autres forces de résistance ?

Matthieu Giroud : Revient sur *Dans les décombres*. Prend l'exemple d'un passage troublant où l'homme au téléphone avec le parti communiste est prêt à se soumettre en cas de loi. Globalement, assez grande liberté d'expression et de ton même si une certaine soumission se dégage à travers le film.

Agnès Deboulet : Film permet une entrée dans les ressorts de l'action avec la mise en place d'une enquête. Fait le parallèle avec des associations françaises qui se prononcent contre la rénovation urbaine mais qui sont pour la concertation. Tout ceci relève de stratégies même s'il n'y a pas de réponses précises. On retrouve quelque chose de commun entre la France et *Villa*, c'est l'idée du phénomène Castor. Retour sur cet épisode de la reconstruction en France post Seconde Guerre mondiale où l'on tirait au sort des familles, et où l'ensemble du lotissement était fondé avec plusieurs habitants. Lien d'une histoire ouvrière d'auto-organisation.

SJ : Question concernant l'aller/retour entre présent et passé dans le film. Était-ce un ressort nécessaire ? Était-ce une volonté du réalisateur ou un effort naturel des gens ?

Matthieu Giroud : Intervient sur l'enjeu de l'image et donc de la représentation des quartiers.

Jean-Michel Rodrigo : Pour lui, le film est lié à l'histoire et à la mémoire des gens qui en fait la raison d'être de ce film. Revient sur l'immense travail d'amnésie des uns et des autres, des gens qui avaient vécu cette arrivée/ce déplacement comme un traumatisme. Rappel du rôle majeur des enfants dans cette communauté. Fait le parallèle avec la scène finale du film où l'on voit la survivance de la culture andine à travers la danse et la musique. Pour les archives photos, mémoire qui n'a pas été travaillée, ce que je reproche à *Villa*. Évidemment, toujours une légère mise en scène dès lors qu'il y a une caméra.

Intervention du public : Dynamiques révolutionnaires propre aux quartiers au Pérou ? Question quant aux politiques nouvelles fondées sur ces quartiers comme *Villa*.

AS : Expérience de la révolution avec le Sentier Lumineux qui a véritablement terrassé la gauche au Pérou. *Villa* reste un modèle affiché et revendiqué par les autorités (participation et autogestion), peut-être pas véritablement



un modèle révolutionnaire. Sentier Lumineux garde aujourd'hui encore des foyers dans les Andes, combattues par le pouvoir central.

JR : Est-ce qu'il y a eu des tentatives de corruption de la part des gens de *Villa* ? Comment on réagit les autorités face à l'apparition de *Villa* ? Souhaite nuancer l'effet « tout rose » et merveilleux du monde dépeint dans le film.

Jean-Michel Rodrigo : Deux alternatives étaient possibles : soit un autre monde, soit la corruption. *Villa* n'a bien évidemment pas échappé à ce phénomène. Le maire actuel s'est fait prendre pour corruption et la population a manifesté son mécontentement en réussissant à renverser un maire qui avait pourtant été élu. Donc la corruption et la petite délinquance existent aussi à *Villa*. Utopie qui a pu se concrétiser au départ mais qui est aujourd'hui rattrapée par de nombreux maux.

Fin à 23h10.

